« On avance, mais pour aller où ? » – la pensée environnementale de Günter Kunert

Martine Benoit

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/2273>

DOI : 10.4000/allemande.2273

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 129-143

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Martine Benoit, « « On avance, mais pour aller où ? » – la pensée environnementale de Günter Kunert », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 52-1 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2021, consulté le 20 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/2273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.2273>

«On avance, mais pour aller où?»* – la pensée environnementale de Günter Kunert

■ Martine Benoit **

«Sehenden Auges und mit zunehmender Geschwindigkeit bewegen wir uns auf das Endstadium der Menschheit zu» (*Ohne Umkehr*, p. 147).

Depuis la fin des années 1980, la recherche s'est penchée sur le pessimisme culturel et environnemental de Günter Kunert, la «Cassandre masculine de Kaisborstel»⁽¹⁾. Ainsi Thomas Koebner s'est-il intéressé à trois recueils publiés entre 1977 et 1983 pour souligner comment l'œuvre de Kunert dévoile les contradictions du socialisme est-allemand dans son aveuglement idéologique face aux évolutions historiques et met en pièces la rhétorique de la confiance dans le progrès⁽²⁾ – point sur lequel Heinz Puknus est également revenu⁽³⁾. Walter Hinderer a quant à lui souligné l'«inquiétude apocalyptique» sous-jacente au «rejet du principe marxiste espérance» et a travaillé sur les différentes images convoquées par Kunert (l'*Angelus novus* de Paul Klee et l'interprétation qu'en

* Günter KUNERT, «Mythos Deutschland», 13.11.1990, in: Günter KUNERT, *Der Sturz vom Sockel. Feststellungen und Widersprüche. Betrachtungen und Polemiken*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1992, ici p. 67 («Es geht voran, aber wo ist vorn?»).

** Professeure d'histoire des idées à l'Université de Lille, membre de l'Équipe d'accueil CECILLE (Centre d'Études en Civilisations, Langues et Lettres étrangères).

1 C'est ainsi que Kunert, qui s'est installé à Kaisborstel, près de Itzehoe dans le Schleswig-Holstein, s'amuse à se présenter lui-même, voir Günter KUNERT, «Gedanken zur Ökologie» (2000), in: Günter KUNERT, *Auskunft für den Notfall*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2008, p. 142-160, ici p. 142. Kunert reprend dans de nombreuses interviews cette expression, voir par exemple Béatrix LANGNER, «Ein Garten im Norden», *Neue Zürcher Zeitung*, 05.05.2004 (www.nzz.ch/article9K5Q7-1.249521).

2 Thomas KOEBNER, «Apokalypse trotz Sozialismus. Anmerkungen zu neueren Werken von Günter Kunert und Heiner Müller (1975-1985)», in: Gunter E. GRIMM, Werner FAULSTICH und Peter KUON (éd.), *Apokalypse – Weltuntergangsvisionen des 20. Jahrhunderts*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986, p. 268-293.

3 Heinz PUKNUS, «Aufbruch eines bedeutenden Tieres? Fortschrittsglaube und sein Widerruf in der Lyrik Günter Kunerts», *Text und Kritik*, n° 109, janvier 1991, p. 24-32.

fait Walter Benjamin, Icare, Prométhée, Sisyphe)⁽⁴⁾. Elke Kasper, qui a étudié l'œuvre poétique de Kunert entre 1950 et 1987, y relève des thèmes récurrents comme l'hégémonie de la technique sur la nature, la place de l'individu dans un système déshumanisé, un pessimisme toujours plus prononcé⁽⁵⁾. Un article récent de Adam Paulsen analyse trois poèmes de Kunert (édités en 1963, 1983 et 2014) pour montrer comment celui-ci appréhende le changement de perspective rendu possible par l'aéronautique, d'une terre que l'on peut désormais regarder depuis l'espace⁽⁶⁾. Le présent article voudrait s'appuyer sur ces travaux en poursuivant la lecture de poèmes, de nouvelles et d'essais publiés depuis le début des années 1990. Parmi ces derniers ouvrages, on relèvera que, refusant de voir publier ses œuvres complètes «où il se verrait enchâssé et conservé comme dans un musée»⁽⁷⁾, Günter Kunert a confié le soin à Hubert Witt d'ordonnancer ses nombreuses notes afin de publier une sorte de *Sudelbuch* à la manière de Lichtenberg, compendium d'aphorismes, notes et articles épars, intelligemment agencés, que Kunert aime à appeler son «Big Book»⁽⁸⁾. C'est ainsi qu'est paru pour les 75 ans du poète *Die Botschaft des Hotelzimmers an den Gast*⁽⁹⁾, suivi de *Tröstliche Katastrophen. Aufzeichnungen 1999-2011*⁽¹⁰⁾ en 2013 et enfin *Ohne Umkehr. Notate*⁽¹¹⁾ en 2018 (pour ce dernier volume, il n'y a pas trace de travail éditorial). Kunert explique que ces notices journalières lui permettent «de prendre conscience de soi, c'est un processus où l'on est à la fois accusateur, défenseur et juge»⁽¹²⁾.

-
- 4 Walter HINDERER, «“Schaffen heißt: seinem Schicksal Gestalt geben” – Apokalyptische Aspekte in Günter Kunerts Gedichtsammlungen *Unterwegs nach Utopia*, *Abtötungsverfahren*, *Stilleben* und *Fremd daheim*», in : Manfred DURZAK, Helmuth STEINECKE (éd.), *Günter Kunert – Beiträge zu seinem Werk*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1992, p. 22-39. Voir également Walter HINDERER, «Arbeit an der Gegenwart. Apokalyptische Signale in Günter Kunerts Lyrik von 1966-1990», in : Lothar JORDAN, Winfried WOESLER (éd.), *Lyrikertreffen Münster*, Bielefeld, Aisthesis, 1993, p. 456-477.
 - 5 Elke KASPER, *Zwischen Utopie und Apokalypse – das lyrische Werk Günter Kunerts von 1950 bis 1987*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1995.
 - 6 Adam PAULSEN, «Der planetarische Blick der Poesie: Zur Konstituierung der Erde als Heimat in Günter Kunerts lyrischem Werk», in : Gabriele DÜRBECK, Christine KANZ, Ralf ZSCHACHLITZ (éd.), *Ökologischer Wandel in der deutschsprachigen Literatur des 20. und 21. Jahrhunderts – Neue Ansätze und Perspektiven*, Berlin, Peter Lang, 2018, p. 131-150. Le travail de Adam Paulsen fait écho aux propos renouvelés des astronautes qui, à l'instar de Thomas Pesquet, disent être revenus avec «un regard changé» sur la planète bleue, sur sa «fragilité» (www.ladepeche.fr/article/2017/05/30/2584415-pret-retour-thomas-pesquet-deja-fait-valise.html) : «[...] la Terre c'est trop grand, ça se passe pas à notre échelle tout ça. Alors quand on prend ce recul formidable que d'aller dans l'espace, on le voit. On voit la fragilité de la Terre. C'est une oasis dans un océan de rien du tout» (www.europel.fr/sciences/thomas-pesquet-de-lespace-la-fragilite-de-la-terre-est-tres-visible-3499718).
 - 7 Hubert WITT, «Nachwort», in : G. KUNERT, *Auskunft für den Notfall* (note 1), p. 293.
 - 8 Selon l'éditeur, Kunert aurait commencé ses notules quasi quotidiennes avec son installation dans le Schleswig-Holstein. Voir Hubert WITT, «Nach-Bemerkungen», in : Günter KUNERT, *Tröstliche Katastrophen. Aufzeichnungen 1999-2011. Reflexionen. Notate. Erinnerungen. Aphorismen*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2013, p. 367-381.
 - 9 Günter KUNERT, *Die Botschaft des Hotelzimmers an den Gast. Aufzeichnungen. Erinnerungen. Aphorismen. Reflexionen*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2004.
 - 10 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8).
 - 11 Günter KUNERT, *Ohne Umkehr. Notate*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2018.
 - 12 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 7.

Je voudrais revenir sur certaines positions de Kunert pour souligner les influences qui me semblent déterminantes dans la compréhension de son positionnement : la réception de l'œuvre de Primo Levi et, en parallèle, la lecture de Günther Anders dès les années 50 ; la lecture, plus tardive, au début des années 90, du philosophe juif allemand Theodor Lessing. Je voudrais revenir sur les images qui (ré)apparaissent sous la plume de Kunert à partir des années 90, avec la prégnance toujours plus grande de la question démographique. Je présenterai enfin trois nouvelles qui illustrent l'engagement de Kunert face à l'urgence environnementale.

« Au début de l'ère techniciste, il y a Auschwitz, il y a Hiroshima » – de Primo Levi et Günther Anders à Theodor Lessing : les lectures de Kunert

Dans *Auskunft für den Notfall*, Günter Kunert présente une sorte de galerie de ses auteurs, frères d'âme et de littérature : à côté de Montaigne et Wolf Biermann (dont Kunert partage d'abord une communauté de destin) apparaissent Primo Levi, Günther Anders, Theodor Lessing. Ces trois auteurs ont profondément marqué l'engagement du poète sur la question de l'homme dans son environnement.

On se souvient qu'en 1966, la revue *Forum* (dont on rappellera qu'elle était l'organe de presse de la *Freie Deutsche Jugend*, l'organisation de Jeunesse de la RDA) lançait un débat autour de l'engagement de l'écrivain dans la société socialiste : Günter Kunert prit alors une position qui marqua une première césure dans son évolution intellectuelle, en fustigeant la révolution technique considérée comme une entreprise de mise à mort de l'homme par l'homme. Pour Kunert, Auschwitz et la destruction des Juifs d'Europe, mais aussi les bombes atomiques lancées sur Nagasaki et Hiroshima marquent l'apogée de l'ère de la technique. Selon lui, il faudrait être bien naïf pour croire qu'évolution technique signifie progrès humain, Kunert parlant au contraire d'un « abîme » toujours plus profond qui se creuserait entre le savoir-faire technique et l'existence humaine :

« Ce qui m'apparaît être la révolution technique la plus importante (et cela ne va pas tout à fait dans le sens de votre question), c'est la destruction massive d'hommes, la fin devenue possible de toute vie. Au début de l'ère techniciste, il y a Auschwitz, il y a Hiroshima, que je nomme ici d'un trait en référence à une technique socialement organisée »⁽¹³⁾.

Pour comprendre cette position, la réception de l'œuvre de deux écrivains a été déterminante pour Günter Kunert : Primo Levi et Günther Anders.

Dans le portrait qu'il dresse de Primo Levi en 1989⁽¹⁴⁾, à qui il donne pour titre le deuxième texte de Primo Levi, *La tregua* (*La trêve* en français, *Atempause* en allemand), publié en 1963, Kunert distingue deux périodes, « avant Hitler et après Hitler » : Auschwitz marque le mépris pour la vie humaine, la perte du sens de l'humain, la perte de la confiance dans le monde (que Primo Levi soulignait notamment en citant

13 Günter KUNERT, in : *Forum*, 20/10 (1966), p. 23 (« Mir erscheint als bedeutendste technische Revolution (nicht ganz im Sinne Ihrer Frage) die Massenvernichtung von Menschen, das möglich gewordene Ende allen Lebens. Im Anfang des technischen Zeitalters steht Auschwitz, steht Hiroshima, die ich nur in Bezug auf gesellschaftlich organisierte Technik hier in einem Atemzug nenne »).

14 Depuis fin 1998, la *Zeit* a demandé à des auteurs quel était pour eux « leur livre du siècle » : en 1999, Kunert présentait *Si c'est un homme* (voir : www.zeit.de/1999/46/199946.jh-kunert_levi_.xml).

Jean Améry et son expérience de la torture) et bouleverse notre rapport au monde. Dans ce bouleversement, Kunert voit aussi notre rapport à la nature corrompu :

« Un monde vers lequel nous ne pouvons plus nous tourner avec confiance, une vie qui n'a plus de sens, une terre avec presque six milliards d'existences vaines, une nature qui meurt ou qui disparaît sous le béton – tout cela, cette réduction et cette sclérose permanentes commencent avec Hitler, commencent avec Auschwitz »⁽¹⁵⁾.

Et à la fin de son portrait, Kunert cite un extrait du texte que Cordelia Edvardson, elle-même rescapée d'Auschwitz, fille de Elisabeth Langgässer, consacra à Primo Levi au lendemain de son suicide : elle y évoque une

« fissure à travers laquelle le gaz mortel pénètre encore pour intoxiquer le monde, notre monde à tous. – Susurre-le dans la forêt, annonce-le du haut des cimes. Il revient vers toi par les pluies acides, se répand par vague depuis les eaux contaminées, soupire dans la forêt moribonde, résonne en écho dans les montagnes : Auschwitz – Auschwitz »⁽¹⁶⁾.

Dans l'introduction qu'il écrivit pour la nouvelle édition allemande de *Si c'est un homme* publiée en 1979 aux éditions Fischer, Primo Levi écrivait ainsi :

« Je crois distinguer dans les horreurs du Troisième Reich un événement unique, exemplaire, symbolique, dont la signification n'est toutefois pas élucidée : l'annonce d'une catastrophe si grande qui plane sur toute l'humanité et qui ne pourra être éloignée que si nous parvenons vraiment à comprendre le passé et à conjurer ce qui nous menace »⁽¹⁷⁾.

Lors du débat littéraire déclenché à la suite de la réponse de Kunert à *Forum*, le rédacteur en chef d'alors, Rudolf Bahro, avait souligné l'influence de Günther Anders sur Kunert – mais pour relever combien Kunert s'était éloigné de ce « penseur bourgeois progressiste »⁽¹⁸⁾. C'est en 1983 que Kunert tient la *laudatio* de Günther Anders pour la réception du prix Theodor W. Adorno de la ville de Francfort-sur-le-Main : Anders, trop faible, n'a pu se déplacer et écoute le discours à la télévision avant de prendre lui-même la parole depuis chez lui⁽¹⁹⁾. L'ouvrage d'Anders sur *L'Obsolescence de l'homme* a profondément marqué Kunert, l'idée d'un progrès technique reposant

15 Günter KUNERT, « Atempause », in : G. KUNERT, *Auskunft für den Notfall* (note 1), p. 62-71, ici p. 67 (« Eine Welt, der wir uns nicht mehr vertrauensvoll zuwenden können, ein Leben, das keinen Sinn mehr ergibt, eine Erde mit nahezu sechs Milliarden sinnloser Leben, eine Natur, die stirbt oder unter Beton verschwindet – das alles, diese permanente Verödung und Reduktion, das hat seinen Anfang auch durch Hitler, auch durch Auschwitz genommen »).

16 *Ibid.*, p. 71 (« Riss, durch den das tödliche Gas noch immer dringt und die Welt vergiftet, unser aller Welt. – Flüstere es in den Wald, künde es von den Gipfeln. Im sauren Regen kehrt es zu dir zurück, breitet in Ringen sich aus dem vergifteten Wasser, seufzt im sterbenden Wald, hallt wider in den Bergen als Echo : Auschwitz – Auschwitz »).

17 Primo LEVI, *Feuilles épars*, Paris, Robert Laffont, 2008, traduction de Nathalie Bauer, ici p. 96.

18 Rudolf Bahro écrit « progressiver bürgerlicher Denker », soit un auteur certes bourgeois mais qu'on pouvait lire et citer en RDA. Sur Günther Anders, voir l'excellent livre d'Édouard JOLY, *Günther Anders. Une politique de la technique*, Paris, Michalon, 2017.

19 En 1990 (dans *Die letzten Indianer Europas – Kommentare zum Traum, der Leben heißt*, Munich, Carl Hanser Verlag) puis en 2008 (dans *Auskunft für den Notfall* [note 1]), Kunert publie à nouveau ce portrait, modifiant uniquement l'agencement de quelques alinéas. Bizarrement, l'édition de 2008 donne la date de 2002 pour la publication *in extenso* du portrait d'Anders, notant que la *FAZ* et la *Frankfurter Rundschau* n'en avaient à l'époque publié que des extraits : en fait, le texte complet est bien paru en 1990 dans *Die letzten Indianer Europas*.

sur l'identification de l'histoire à un processus linéaire d'émancipation, la technique qui envahit notre vie, également la perception de notre siècle comme une époque de la fin des temps. Que souligne Günter Kunert au cours des années qui portent profondément trace de sa lecture de Günther Anders? D'abord que nos sociétés sont devenues «des méga-machines»⁽²⁰⁾. Dans un article paru en 2002, Kunert écrit ainsi que nous avons «vendu notre âme» à la technique, que nous devons faire face à une forte «pression pour nous adapter», que l'individu est conditionné par «son environnement sur-technicisé» – que nous sommes obsolètes⁽²¹⁾! Dans ses notules de 2006, Kunert présente l'homme comme un simple moyen de la technique qui le transforme petit à petit en matière première:

«Évidemment, la machine transmet à son opérateur une sensation de plaisir, le plaisir de la maîtriser – sans qu'il s'aperçoive de ce qui est la condition de cette maîtrise. À savoir de s'adapter à elle, de lui ressembler, de devenir une partie d'elle et surtout: une partie substituable»⁽²²⁾.

Un court poème, parmi les derniers publiés, montre l'influence persistante de l'idée de l'obsolescence de l'homme chez Kunert:

«FRAGT IHR
was Vergänglichkeit bewirkt,
dann zeig ich euch
mein Telefon und mein Auto.
Beides Todeskandidaten.
Ihre Lebensdauer ist abgelaufen,
bedrängt von ihren Nachkommen.
So erleiden sie
der Menschen Schicksal,
veraltet, unnütz, überflüssig»⁽²³⁾.

Autre argument repris par Kunert: ce que nous considérons comme le progrès est en fait notre capacité à nous auto-détruire⁽²⁴⁾. Et Kunert de revenir sur la notion andersienne de «Endzeit», de «temps de la fin»: la «destruction de la vie» a eu lieu à Auschwitz et Hiroshima, la catastrophe s'est déjà produite, nous vivons dans «une époque où nous pouvons chaque jour provoquer la fin du monde»⁽²⁵⁾. Dans «Dix

20 Günter KUNERT, «Die Verbaute Zukunft» (1985), in: G. KUNERT, *Die letzten Indianer Europas* (note 19), p. 108-120, ici p. 110. Voir aussi, dans ce même recueil, l'article «Was Orwell nicht ahnte» (1985) où Kunert évoque la «méga-machine des sociétés industrielles» («Mega-Maschinerie der Industriegesellschaften», p. 79); voir également Günter KUNERT, *Vor der Sintflut. Das Gedicht als Arche Noah. Frankfurter Vorlesungen. Essay*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1985, où Kunert évoque «la Grande Machine» (p. 24).

21 Günter KUNERT, «Der unbekannte Gott hat kein Gesicht» (2002), in: G. KUNERT, *Auskunft für den Notfall* (note 1), p. 131-141.

22 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 203 («Natürlich vermittelt die Maschine ihrem Bediener ein Lustgefühl, eine Lust, sie zu beherrschen – ohne dass er merkt, was für die Beherrschung Voraussetzung ist. Nämlich sich ihr anzugleichen, ihr ähnlich zu werden, ein Teil von ihr, und vor allem: ein ersetzbar»).

23 Günter KUNERT, *Aus meinem Schattenreich – Gedichte*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2018, p. 52.

24 Voir G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 11.

25 Günther ANDERS, *Le temps de la fin*, Paris, L'Herne, p. 116.

thèses pour Tchernobyl», thèses prononcées devant le « Sixième Congrès international des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire », publiées le 3 juin 1986, Günther Anders posait ainsi les fondements d'une compréhension de ce qu'est la situation nucléaire mondiale et en quoi elle fondait la nécessité d'en anticiper les conséquences : dans son introduction, Anders distinguait entre ses « contemporains du temps de la fin » – que nous sommes depuis la Seconde Guerre mondiale avec la possibilité technologique d'une destruction généralisée de toute vie sur Terre par utilisation de la force nucléaire – et les hommes et les femmes de « la fin des temps » : une fois la dévastation atomique déclenchée, une fois l'extinction de l'espèce humaine, il n'y aura plus personne pour raconter l'événement. Il est donc, pour Günther Kunert, inutile « de spéculer sur le futur car il a déjà lieu actuellement »⁽²⁶⁾, il est oiseux de faire « des plans sur le futur. Il n'y a pas de futur, en général et en particulier »⁽²⁷⁾.

Le troisième écrivain dont, à mon sens, la lecture a été déterminante pour Kunert est Theodor Lessing (1872-1933), publiciste, essayiste et professeur de philosophie, démocrate convaincu, Republicain engagé, juif qui a combattu l'antisémitisme en Allemagne et qui fut assassiné par des hommes de main des nazis le 30 août 1933 à Marienbad où il se pensait en sécurité. Kunert a écrit deux textes sur Theodor Lessing, « Im Eismeer der Geschichte » en 1992, « Der Prophet » en 1995. Dans le premier portrait, Kunert se dit marqué par la lecture du grand ouvrage de Theodor Lessing *Die Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen*, publié en 1919 puis largement remanié en 1927, livre qui, selon Bruno Bettelheim, démontrait que « l'histoire n'est pas le récit du progrès humain à travers les âges et que la signification des événements historiques ne sont que des projections de la tendance de l'homme à prendre ses désirs pour des réalités »⁽²⁸⁾. Pour Theodor Lessing, l'historiographie participe avant tout à l'élaboration d'un récit, « l'histoire ne trouve pas le sens du monde, elle le donne »⁽²⁹⁾, elle est la tentative de donner du sens à ce qui n'en a pas, une *logificatio post festum*, une justification *a posteriori* d'un fait advenu envers et contre toute logique, l'homme cherchant à établir une chaîne de causes logiques susceptibles d'expliquer ce qui se passe. Theodor Lessing apparaît alors à Kunert comme une confirmation dans son combat contre les utopies et les croyances en des lendemains qui chantent.

Le second article de Kunert est une conférence prononcée lors de l'inauguration de l'exposition « Wissen ist Macht ... Bildung ist Schönheit! Ada & Theodor Lessing und die Volkshochschule Hannover » à l'École polytechnique de Hanovre le 26 janvier 1995. Kunert commence sa conférence en citant un texte de Theodor Lessing où celui-ci évoque la scission de l'atome par le physicien Rutherford, « une technique de mort

26 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 108 (« Über die Zukunft zu spekulieren ist müßig, weil sie sich bereits gegenwärtig ereignet »).

27 *Ibid.*, p. 123 (« Keine Zukunftspläne. Es gibt keine Zukunft mehr, im allgemeinen und im besonderen »). Voir notamment Christophe DAVID et Dirk RÖPCKE, « Günther Anders, Hans Jonas et les antinomies de l'écologie politique », *Écologie & politique*, n° 29, 2 (2004), p. 193-213, en ligne : www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2004-2-page-193.htm : les auteurs soulignent que Günther Anders fait ainsi sienne l'expression de Robert Jungk « le futur a déjà commencé ».

28 Bruno BETTELHEIM, *Le poids d'une vie – Essais, souvenirs*, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 144.

29 Theodor LESSING, *Geschichte als Sinngebung des Sinnlosen*, Munich, Beck, 1919, p. 7 (« Sie vorfindet nicht den Sinn der Welt; sie gibt ihn »).

qui permettrait à une petite bande de crapules ou de fous de soumettre à leur volonté, sans aucune résistance, des pays et des peuples entiers»⁽³⁰⁾ – et Kunert de parler de «phrases prophétiques», d'une «lucidité anticipatoire», et d'ajouter:

«À rebours de la foi dans le progrès de son époque, Lessing, dans une langue très personnelle, met en garde contre le futur dans lequel nous sommes entrés depuis longtemps, nous qui avons été déresponsabilisés. Mais les mises en garde arrivent toujours trop tard parce qu'elles sont ignorées et refoulées au moment où elles sont prononcées»⁽³¹⁾.

Dans son dernier ouvrage, Kunert constate ainsi qu'il «en revient encore et toujours à Theodor Lessing ou à Günther Anders»⁽³²⁾. Une phrase du portrait de Primo Levi disait quant à elle le lien que Kunert fait entre Primo Levi et Günther Anders en reprenant le titre du premier témoignage de Primo Levi, *Si c'est un homme*: «Mais si c'est un homme, c'est quoi? Une valeur en soi ou un objet valorisable?»⁽³³⁾.

Un «im-monde» («Unwelt»)

Le dernier auteur dans ce panthéon littéraire pour penser l'évolution (in)humaine est Ulrich Horstmann, qui publia en 1985 *Das Untier* et que Kunert évoque dans *Fortgesetztes Vermächtnis*⁽³⁴⁾ et dans *Ohne Umkehr*⁽³⁵⁾. À partir de ce texte de Horstmann, Kunert propose dans une notule écrite au début des années 90 un néologisme pour dire ce vers quoi l'environnement dégénère: notre «Umwelt» se transformerait en «Unwelt», le monde qui nous entoure deviendrait un «im-monde» dont les catastrophes dites naturelles sont en réalité de notre fait⁽³⁶⁾, c'est une «catastrophe environnementale permanente» à laquelle nos enfants vont devoir s'habituer⁽³⁷⁾. Un groupement de poèmes du recueil *Fortgesetztes Vermächtnis* évoque ce «non-monde», figurant notre aveuglement devant une fin de l'humanité toujours plus proche⁽³⁸⁾, d'une nature qui ne simule pas⁽³⁹⁾ et nous confronte à un retour en arrière terrible avec des volcans qui se réveillent, des tremblements de terre, des massacres humains, des famines et la misère⁽⁴⁰⁾, des inondations

30 Günter KUNERT, *Der Prophet Theodor Lessing. Ein Vortrag. Essay*, Brême, Donat Verlag, 1995, p. 5 («Eine Mordtechnik, die es einem ganz kleinen Bunde entschlossener Schurken oder Narren... ermöglichen würde, ganzen Ländern und Völkern widerstandslos ihren Willen aufzuzwingen»).

31 *Ibid.*, p. 5 («Prophetische, einstmals belächelte Sätze»), p. 17 («antizipatorische Hellsichtigkeit»), p. 17-18 («Entgegen der Fortschrittsgläubigkeit seiner Gegenwart warnt Lessing in einer sehr persönlichen Sprache vor der Zukunft, in die wir längst als Entmündigte hineingeraten sind. Doch Warnungen kommen stets zu spät, weil sie im Moment des Ausgesprochenenseins verkannt und verdrängt werden»).

32 G. KUNERT, *Ohne Umkehr* (note 11), p. 104 («Immer wieder komme ich auf Theodor Lessing oder Günther Anders»).

33 G. KUNERT, «Atempause» (note 15), p. 69 («Aber was ist das: ein Mensch? Ein Wert an sich oder ein verwertbares Objekt?»).

34 Voir le poème «Naturgeschichte – Für Ulrich Horstmann», in: Günter KUNERT, *Fortgesetztes Vermächtnis – Gedichte*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2014, p. 78.

35 Voir G. KUNERT, *Ohne Umkehr* (note 11), p. 105.

36 Voir G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 108.

37 *Ibid.*, p. 256 («permanente Umweltkatastrophe»).

38 Voir le poème «Natur», in: G. KUNERT, *Fortgesetztes Vermächtnis* (note 34), p. 51.

39 Voir le poème «Die Natur», in: *ibid.* («Sie versteckt sich nicht»), p. 70.

40 Voir le poème «Aufruf», in: *ibid.*, p. 57.

et des forêts en feu⁽⁴¹⁾ : l'humanité finira dans un « crescendo » effroyable⁽⁴²⁾ – et Kunert de nous peindre un Manhattan vide, vision « de l'époque à venir », « vide final »⁽⁴³⁾. L'ouvrage *Die Botschaft des Hotelzimmers an den Gast* consacre une section entière à cette « fin du monde »⁽⁴⁴⁾, soulignant notamment les catastrophes naturelles auxquelles nous nous habituons, « la mutation de la planète en une sphère inanimée »⁽⁴⁵⁾, la fin de l'humanité comme « une vérité éclatante », « un fait qui n'est même plus terrifiant »⁽⁴⁶⁾.

Pour évoquer cet « im-monde », Kunert recourt à de nombreuses images – des images un peu rebattues comme celles de la « danse au-dessus du volcan »⁽⁴⁷⁾ ou du Titanic pour lequel « la lutte à mort pour les bateaux de sauvetage va bientôt commencer »⁽⁴⁸⁾. De nombreux critiques sont également revenus sur l'utilisation (sécularisée) du terme d'apocalypse, mot que Kunert dit ne pas aimer car nous l'utilisons parce qu'il nous manque une appellation adéquate. Et peut-être que notre perplexité est due [...] à notre stupéfaction, notre pauvreté intellectuelle pour trouver les mots exacts qui, en nommant, permettraient d'empêcher ou de contenir ce qu'il va arriver »⁽⁴⁹⁾. Kunert a également invoqué la vision, elle aussi sécularisée, du déluge : dès 1975, le poète intitulait un de ses essais « Le déluge » et soulignait en conclusion que, contrairement à l'épisode biblique que d'aucuns lisent comme une nouvelle création, « on serait bien mieux préparé pour le prochain déluge si on n'avait pas déjà péri lors du premier »⁽⁵⁰⁾ : le déluge à venir sera fatal, inutile de penser à y survivre. De même, ses conférences poétologiques tenues à Francfort sont parues sous le titre « Avant le Déluge » (*Vor der Sintflut*), leur sous-titre laissait entendre cependant encore à l'époque un espoir possible : le poème y est présenté comme « une arche de Noé », « un message sur notre état intérieur et physique » sous la forme d'un « autodiagnostic compétent »⁽⁵¹⁾, une

41 Voir le poème « Die Natur », in : *ibid.*, p. 70.

42 Voir le poème « Naturgeschichte – für Ulrich Horstmann », in : *ibid.*, p. 78.

43 Voir le poème « Ghosttour », in : *ibid.*, p. 71 (« endgültige Leere » ; « Du bist im Manhattan der kommenden Zeit »). On pense ici aux vers du poème de Brecht, « Vom armen B.B. » : « Von diesen Städten wird bleiben : der durch sie / Hindurchging, der Wind ! »

44 Hubert Witt a, en accord avec Günter Kunert, divisé en trois sections ce volume, la troisième section étant consacrée à des « Weltbetrachtungen » dont la dernière partie est intitulée « Vom Weltende ».

45 G. KUNERT, *Die Botschaft des Hotelzimmers an den Gast* (note 9), p. 333 (« Mutation des Planeten zu einer unbelebten Kugel »).

46 *Ibid.*, p. 336 (« frappierende Wahrheit und die schon gar nicht mehr erschreckende Tatsache, dass es irgendwann mit der Menschheit zu Ende geht »).

47 Voir G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 77 et 177.

48 *Ibid.*, p. 215 (« Bald beginnt der Endkampf um die Rettungsboote »).

49 G. KUNERT, *Die letzten Indianer Europas* (note 19) (« Wir wissen nur : Wir sind die Opfer bei einem Vorgang, den wir als Apokalypse bezeichnen, weil uns die tatsächliche Bezeichnung fehlt. Und vielleicht beruht unsere Hilflosigkeit [...] auf unserer Sprachlosigkeit, auf unserer geistigen Armut, die richtigen Worte für etwas zu finden, das durch Benennung noch zu verhindern oder einzuschränken wäre »).

50 L'essai « Die Sintflut », qui paraît dans le recueil *Der Mittelpunkt der Erde* chez Eulenspiegel à Berlin-Est, est repris en 1979 à l'Ouest dans *Die Schreie der Fledermäuse* au Hanser Verlag (« Für eine weitere Sintflut würde man nun viel besser vorbereitet sein, wenn man nicht schon bei der ersten untergegangenen wäre », *Die Schreie der Fledermäuse*, p. 226).

51 G. KUNERT, *Vor der Sintflut* (note 20), ici p. 26-27 (« Botschaft über unsere innere und äußere Befindlichkeit », in Form einer « kompetenten Selbstdiagnose, ohne die Konsequenz einer Therapie »).

possibilité de dire et de dénoncer. Une notule remontant à l'année 2000 rejetait entre-temps cet élan pour affirmer que «le déluge a déjà commencé»⁽⁵²⁾.

Je voudrais revenir sur deux autres images, moins souvent évoquées par la critique, qui, à mon sens, disent en outre l'ancrage de Günter Kunert dans les lettres allemandes, ancrage dont on sait combien il est cher à l'auteur. Il s'agit d'une part de l'image biblique du «mené téquel», d'autre part du personnage goethéen de l'apprenti-sorcier.

Quand Kunert en appelle au «mené téquel» du *Livre de Daniel* dans l'épisode du «festin de Balthazar» dans lequel les doigts d'une main humaine se mettent à écrire sur le mur du palais royal des mots que seul le prophète Daniel arrive à déchiffrer, des mots qui disent la faute, le jugement divin et la fin du règne du roi assassiné à la fin de la nuit, c'est d'abord à Heinrich Heine et à son superbe «Belsazar» qu'il pense : dans son poème, Heine passait outre l'intervention divine et désignait les valets comme assassins du roi. Si Heine faisait donc du «mené téquel» un message de mise en garde politique aux princes allemands, Kunert réinvestit cette image tout d'abord pour dénoncer, au début des années 80, les manquements de l'Allemagne dans son travail sur le passé⁽⁵³⁾ puis, au début des années 90, comme avertissement devant la catastrophe environnementale. Dans *Tröstliche Katastrophen*, Kunert évoque ce «menetekel sur chaque mur dans chaque maison individuelle»⁽⁵⁴⁾ – ce signe sécularisé nous dit l'imminence du danger.

Günter Kunert aime également emprunter la figure goethéenne de l'apprenti-sorcier, du «Zauberlehrling», mais si, chez Goethe, le vieux maître revient à temps et, après avoir dit la formule, arrête les puissances déchaînées, Kunert ne croit plus en cette possibilité :

«Nous sommes tel l'apprenti-sorcier qui voit avec effroi ses supposés assistants se démultiplier. À la différence que, près de 150 ans plus tard, nous n'avons plus le même optimisme qui permettait au poème de finir bien [...]. Nous avons désappris à croire à un sauvetage ultime. La foi dans une délivrance a été trop souvent réfutée par la réalité et l'expérience»⁽⁵⁵⁾.

Le constat dans *Tröstliche Katastrophen* se veut ainsi sans appel : «Nous étions et sommes des apprentis-sorciers et le serons toujours»⁽⁵⁶⁾.

52 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 60 («Ach, übrigens : die Sintflut hat schon begonnen»).

53 Dans *Stilleben* déjà, cette image lui servait, en comparant Berlin à Babylone, à dénoncer une Allemagne se reconstruisant sans travail sur son passé, sans réflexion sur les massacres passés : Berlin est comparée à Babylone reconstruite, une Babylone qui se réveille après le massacre comme si de rien n'était – le mur où était inscrit le mené téquel a disparu, lui qui aurait permis de peser et de mesurer les fautes respectives (poème «Menetekel», in : Günter KUNERT, *Stilleben*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1983).

54 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 214 («Menetekel an jeder Wand in jedermanns Eigenheim»).

55 G. KUNERT, *Vor der Sintflut* (note 20), p. 26 («Uns ergeht es wie dem Zauberlehrling, zu dessen Entsetzen sich seine vorgeblichen Helfer vervielfachen. Nur besitzen wir nach rund anderthalb Jahrhunderten nicht mehr den Optimismus, der unser Gedicht gut ausgehen ließ. [...] Auf solche Personifikationen eines Glaubens an letzte Rettung zu setzen, haben wir verlernt. Der Glaube an das Rettende in letzter Minute ist von der Erfahrungswirklichkeit zu oft widerlegt worden »).

56 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 59 («Wir waren und sind Zauberlehrlinge und werden es fernerhin sein »).

Dans ce contexte, une nouvelle inquiétude pointe depuis quelques années sous la plume de Günter Kunert, celle de la question démographique et des réfugiés. Kunert évoque « l'expansion humaine »⁽⁵⁷⁾, se demandant comment nourrir deux milliards d'humains supplémentaires d'ici à 2050 et quelles seront les conséquences de deux milliards de voitures additionnels sur nos routes : pour Kunert, la « catastrophe, causée par les hommes, est inexorable »⁽⁵⁸⁾. Il développe une vision monstrueuse d'une terre si pleine d'hommes qu'il faudra légiférer sur la durée de vie de chacun, la valeur d'un humain dépendant alors de ses compétences et probablement de sa richesse, car « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs »⁽⁵⁹⁾. Kunert imagine ainsi l'attribution du prix Nobel de science en 2053 : « Une puce implantée chez un tout-petit qui maintient pendant 30 ans les fonctions physiques puis débranche l'organisme. Le Roi de Suède congratule »⁽⁶⁰⁾.

Kunert lie alors à la question démographique la difficulté des restrictions qui, une fois incontournables, entraîneront un « mouvement de retour en arrière », un « fléchissement », et marqueront « la phase finale de la communauté humaine »⁽⁶¹⁾.

De plus, le poète compare la crise des réfugiés à une « invasion pacifique », une « nouvelle grande invasion »⁽⁶²⁾, et relève des analogies avec la Shoah, Kunert se remémorant la réaction de la Suisse devant le flot des réfugiés juifs fuyant les persécutions en Allemagne puis en Autriche annexée :

« Je n'arrête pas de penser à cette terrible expression des Suisses pendant la guerre et pendant l'Holocauste : le bateau est plein. Je parie que beaucoup de gens, beaucoup trop de gens pensent déjà à cette phrase et pas seulement dans le canton de Helvétie »⁽⁶³⁾.

57 *Ibid.*, p. 85 (« Menschenexpansion »),

58 *Ibid.*, p. 147 (« die menschengemachte Katastrophe ist unabwendbar »).

59 Kunert retrouve ici une expression empruntée à Staline qu'il avait utilisée des années auparavant, en 1979, dans son vigoureux échange avec Wilhelm Girnus, rédacteur en chef de la revue *Sinn und Form*, revue littéraire éditée par l'Académie des Arts de RDA, la revue des écrivains de RDA qui était considérée comme plutôt libérale, Girnus ayant alors reproché à Kunert d'établir un parallèle, une symétrie entre bloc socialiste et bloc capitaliste et de s'attaquer à la foi inconditionnelle dans le progrès de la doctrine socialiste ; Kunert avait répondu : « Il est à craindre que, malgré toute vision "scientifique", le même poison sorte d'une automobile socialiste que d'une voiture capitaliste et qu'il importe peu de savoir qui conduit » (« Aus einem sozialistischen Automobil, so ist entgegen aller "wissenschaftlichen" Weltanschauung zu fürchten, kommt das gleiche Gift wie aus einem kapitalistischen, und es richtet sich überhaupt nicht danach, wer es fährt », *Sinn und Form*, 4 (1979), p. 850).

60 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 322 (« Nobelpreis für Wissenschaft 2053. Ein Chip, dem Kleinkind implantiert, der dreißig Jahre lang die physischen Funktionen aufrechterhält, um danach den Organismus abzuschalten. Der schwedische König gratuliert »).

61 *Ibid.*, p. 245.

62 *Ibid.*, p. 78 (« friedliche Invasion »), p. 93 (« neue Völkerwanderung »).

63 G. KUNERT, *Ohne Umkehr* (note 11), p. 14 (« Mir will der grauenvolle Spruch der Eidgenossen während des Krieges und während des Holocausts : Das Boot ist voll ! nicht aus dem Kopf. Ich wette, diesen Satz denken bereits viele, allzu viele, und nicht nur im Canton Helvetia »).

De la fiction techniciste à l'éco-fiction

Dans *Tröstliche Katastrophen*, Kunert rapporte un rêve: il est sur une autre planète, «loin de la terre dont j'ai appris l'inhabitabilité»⁽⁶⁴⁾. De loin, il aperçoit encore les Alpes, brunes et sans traces de neige. Souhaitant se rendre sur place, il embarque dans un avion – et le rêve s'arrête: «Peut-être par peur de ce qui m'attendait sur l'ancienne planète natale»⁽⁶⁵⁾. Kunert a également eu recours à l'écriture novellistique pour évoquer la marche de l'humanité. Son écriture fictionnelle a tout d'abord emprunté au registre du fantastique et à ses deux voies narratives (qui montrent soit l'irruption de l'inconnu et de l'étrange dans le quotidien, soit la présence du quotidien contemporain dans un monde irréel) pour proposer finalement ce que nous pouvons, à la suite de Christian Chelebourg, appeler une «éco-fiction», en prenant la définition la plus simple du terme, à savoir «faire appel à l'invention narrative pour diffuser le message écologique»⁽⁶⁶⁾.

La nouvelle «Märchen für morgen», parue en 1974 et rééditée en 2016 dans *Vertrackte Affären*, est dédiée à Mary Shelley et commence comme un conte du futur: «Il sera une fois...» (p. 57). Le décor planté est celui d'un bâtiment en bordure d'une ville où l'on pénètre par de grands portails numérotés en chiffres romains, dont les murs sont en carrelage parfaitement nettoyé tous les jours et le sol fait de caillebotis, on lit en outre des pancartes au mur: «Il est interdit d'emporter des morceaux» – nous sommes dans une usine de retraitement des cadavres humains. La péripétie survient avec la disparition de bouts humains, notamment d'un tronc de femme avec ses jambes – et avec le divorce du petit Hävelmann, vite remarié à une femme dont les invités remarquent, en la félicitant, qu'elle a une poigne bien ferme, des poils sur la main, un tatouage à l'épaule. L'insupportable petit Hävelmann de la nouvelle de Theodor Storm, dont l'impatience et l'effronterie rendent cruels la lune et le soleil (qui le jette à la mer où il se noie), s'est transformé en un Frankenstein moderne qui épouse sa créature et vit en paix avec elle.

L'action de «Andromeda zur Unzeit» («Andromède à contretemps»)⁽⁶⁷⁾, nouvelle publiée en 1968 et republiée 20 ans plus tard, est située au ^{XXX}e siècle, à une époque où la nourriture manque sur terre et où des transferts de population, par fusées entières, sont effectués toutes les nuits pour d'autres planètes de la constellation de Cassiopée, des planètes semblables «au jardin d'Éden, loin des détresses terrestres»⁽⁶⁸⁾: le meilleur des mondes est projeté loin de la terre. Ces départs sont retransmis à la télévision; pour en être, il faut être destinataire d'une carte verte, les volontaires sont exclus. La

64 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 277 («fern der Erde, von deren Unbewohnbarkeit ich erfuhr»).

65 *Ibid.*, p. 277 («[...] vielleicht aus Furcht vor dem zu Erwartenden dort auf dem einstigen Heimatplaneten»).

66 Christian CHELEBOURG, *Les écofictions – Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2012, p. 11. Voir également la belle recension de Sylvain Brehm dans *Fabula*, www.fabula.org/revue/document7196.php.

67 Günter KUNERT, «Andromeda zur Unzeit», in: Günter KUNERT, *Auf Abwegen und andere Verirrungen*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1988 (première édition en 1968 dans le recueil *Die Beerdigung findet in aller Stille statt*, Munich, Carl Hanser Verlag).

68 *Ibid.*, p. 267 («[...] de[r] Garten Eden außerhalb irdischer Nöte»).

péripétie a lieu dans la nuit du mardi 10 avril 3000 : le ciel présenté par la retransmission télévisuelle n'est pas un ciel d'avril, les constellations ne sont pas de saison, c'est un ciel de novembre qui montre, à contretemps, la Nébuleuse d'Andromède. Le lendemain, les choses sont rentrées dans l'ordre mais le doute s'est installé, une inquiétude, « comme si une porte s'ouvrait non pas sur la pièce accueillante attendue mais sur un abîme sans lumière, une obscurité inconnue »⁽⁶⁹⁾. Et la personne (dont on ne sait si c'est un homme ou une femme) qui en a parlé autour d'elle reçoit, trois jours plus tard, soulagée, sa carte verte. Devant une terre surpeuplée, c'est donc le génocide d'une partie de la population qui est organisé, le jardin d'Éden promis dissimulant en fait un assassinat de masse programmé⁽⁷⁰⁾.

La dernière nouvelle que je voudrais présenter ici, intitulée « Journal d'un avenir », se trouve tapie à la fin du recueil *Auskunft für den Notfall*⁽⁷¹⁾ : ce petit texte d'une dizaine de pages, paru en 2003 dans un journal local du Schleswig-Holstein, est une fiction sur le désastre écologique. Divisé en onze chapitres, le texte en forme de journal intime s'étend du 8 juin à la fin août d'une année non précisée. Le diariste, qui vit à Munich, rapporte une visite à son fils, Heribert, devenu gondolier fonctionnaire à Itzehoe : une grande partie de la planète a été engloutie par les eaux⁽⁷²⁾, notamment la Hollande et partiellement la Belgique, suggérant la disparition de peuples entiers, une destruction écologique de masse. La mer, devenue une étendue d'eau biologiquement morte, a submergé le Schleswig-Holstein qui est devenu un archipel, et des digues sont construites à partir de déchets broyés et grenés pour faire face aux « raz-de-marée toujours plus fréquents »⁽⁷³⁾. L'eau potable est rationnée. Il faut porter un masque et des habits de protection contre le soleil et ses effets dévastateurs (le mauvais temps correspondant donc à un ciel bleu sans trace de nuages), les gondoliers prennent leurs congés dans des grottes en Suède, protégés de la lumière et du climat. Dans le Schleswig-Holstein, c'est la banane et les cactus qu'on cultive, dont on fait de délicieuses salades et du schnaps. Le nouveau raz-de-marée – périépétie de la nouvelle – est présenté à partir de ses conséquences quatre jours après son déferlement : « On parle de deux à trois cents morts, essentiellement des Allemands de couleur de deuxième catégorie, les dégâts sont limités »⁽⁷⁴⁾. Le diariste rentre fin août à Munich en train.

Le diariste évoque l'imprudence des générations antérieures et dit appartenir à « une génération qui porte une lourde part de la culpabilité collective écologique »⁽⁷⁵⁾ : il a utilisé des sprays, fait brûler des combustibles fossiles dans sa cheminée, s'est lavé et a lavé

69 *Ibid.*, p. 268 (« [...] eine Tür, hinter der sich statt des erwarteten gastlichen Zimmers ein lichtloser Abgrund auftut, eine unbekannte Finsternis »).

70 Sur les analogies que Kunert suggère avec la Shoah, voir Martine BENOIT, « "Ein Unort" – le "non-lieu" du souvenir chez Günter Kunert », *Germanica*, Université Charles de Gaulle-Lille 3, n° 40 (2007), p. 91-103, en ligne : germanica.revues.org/242.

71 G. KUNERT, « Tagebuch einer Zukunft », in : *Auskunft für den Notfall* (note 1), p. 272-283.

72 *Ibid.*, p. 274 (le texte parle de « globale Verwässerung »).

73 *Ibid.*, p. 275 (« die immer häufiger wiederkehrenden Sturmfluten »).

74 *Ibid.*, p. 281 (« Man spricht von zwei- bis dreihundert Toten, hauptsächlich farbige Deutsche der zweiten Kategorie, so dass sich der Schaden in Grenzen hält »).

75 *Ibid.*, p. 273 (« Aber da ich noch zu der Generation gehöre, die schwer an der ökologischen Kollektivschuld trägt »).

son linge à l'eau potable – il fait partie d'une génération qui a échoué et donc l'échec est impardonnable: «Il n'y a pas de réparation pour ce que nous avons causé»⁽⁷⁶⁾. On voit ici comment, dans une analogie appuyée, Kunert retrouve les termes de *Kollektivschuld* et de *Wiedergutmachung* historiquement liés au travail de réflexion et de mémoire de la Shoah en Allemagne.

Empruntant au registre de la dystopie, la nouvelle montre une société ensauvagée dont le diariste accepte le système de surveillance et de régulation. La nature qui a repris ses droits est devenue «notre ennemi juré»⁽⁷⁷⁾: «Pour rester des hommes, nous devons défendre chaque pouce de terre contre des forces que nous croyions déjà vaincues»⁽⁷⁸⁾. Dans cette société, on distingue entre au moins deux catégories d'hommes, les riches s'offrent un accès illimité à l'eau potable, la peine de mort permet de lutter contre les vols de nourriture – pour certains, il faudrait même des actes plus dissuasifs: l'un des amis d'Heribert, agriculteur, estime que «si ça ne tenait qu'à moi, j'exposerais ces criminels entièrement nus au mauvais temps jusqu'à ce que la dernière pellicule de peau s'effrite de leurs os»⁽⁷⁹⁾. La mort accidentelle des proches est une habitude: relevant la disparition des beaux-parents de son fils lors du raz-de-marée, le diariste ajoute: «Il y a 30 ou 40 ans, ils auraient tout aussi bien pu mourir dans un accident de voiture»⁽⁸⁰⁾. À son départ fin août, le chroniqueur remarque sans s'émouvoir qu'on empêche par la force des armes les habitants d'Itzehoe de quitter leur ville, il croit même entendre des tirs. Il prévient d'ailleurs la police quand il retrouve sur sa porte l'inscription laissée par «un salaud anonyme»: «LE TEMPS GUÉRIT TOUTES LES PLAIES SAUF CELLES QUI SONT MORTELLES»⁽⁸¹⁾.

On voit comment, ici, Kunert a dépassé l'heuristique de la peur prônée par Hans Jonas qui, sur le plan littéraire, permettrait de «rendre l'avenir présent afin de le maîtriser par l'imagination»⁽⁸²⁾. La nouvelle ressortit à ce que Chelebourg nomme «l'alarmisme écofictionnel»⁽⁸³⁾, dans lequel l'angoisse écologique est telle que la dimension pédagogique, la recherche d'un sursaut chez les lecteurs qui pourrait inciter à un changement sont exclues. Finalement, cette nouvelle apparaît telle une traduction littéraire de la représentation propre à Günther Anders d'un monde en sursis, où le futur est déjà engagé.

76 *Ibid.*, p. 274 («Für das, was wir anrichteten, gibt es keine Wiedergutmachung»).

77 *Ibid.*, p. 282: Kunert utilise le terme de «Erzfeind», également très connoté.

78 *Ibid.*, p. 282 («Um Menschen zu bleiben, müssen wir jeden Fußbreit Erde verteidigen gegen Gewalten, die wir schon besiegt glaubten»).

79 *Ibid.*, p. 280 («Wenn es nach mir ginge, ich würde diese Verbrecher splitter nackt dem schlechten Wetter aussetzen, bis ihnen die Pelle vom Gebein fällt!»).

80 *Ibid.*, p. 281 («Vor 30 bis 40 Jahren hätten sie ebensogut durch einen Autounfall umkommen können»).

81 *Ibid.*, p. 283 («anonymer Schweinehund»; «DIE ZEIT HEILT ALLE WUNDEN – AUSSER DEN TÖDLICHEN» – en majuscules d'imprimerie dans le texte).

82 C. CHELEBOURG, *Les écofictions* (note 66), p. 10.

83 *Ibid.*, p. 228.

Conclusion : Kunert, un catastrophiste éclairé

Les uns évoquent son « pessimisme productif »⁽⁸⁴⁾, le présentent comme un « auteur apocalyptique serein »⁽⁸⁵⁾. Lui-même sait qu'il « s'est créé une mauvaise réputation, d'un homme qui voit tout en noir, un nihiliste, un prêcheur du déclin »⁽⁸⁶⁾. Quand il dit de Theodor Lessing qu'il était « un *Aufklärer* prophétique, un incorruptible lanceur d'alerte »⁽⁸⁷⁾, Günter Kunert parle en fait de lui-même : il admet d'ailleurs avoir lu l'œuvre de Lessing comme « une confirmation de moi-même », avec comme message lancé par-delà le temps : « N'aie pas peur ! Qui que tu sois, tu n'es pas seul »⁽⁸⁸⁾. En 1990, Kunert se voyait comme « un observateur lucide qui ne tente pas de refouler ce qui nous attend »⁽⁸⁹⁾ ; aujourd'hui, il dit savoir que « les partisans de la vérité sont voués au diable – diable que l'on pourrait appeler Raison ou Connaissance »⁽⁹⁰⁾. La question que se pose Kunert n'est pas de savoir s'il est pessimiste ou désespéré, c'est celle de la conscience que le sujet doit gagner de son existence, de la lucidité, de l'autonomie de l'individu qui, même devant l'inéluctable, doit garder son esprit de distinction et de décision. C'est l'exigence de l'individu qui parle et se pose comme sujet contre un monde aliénant : Kunert nous met en face des catastrophes à venir et nous engage à les affronter.

Résumé

Depuis la fin des années 80, la recherche s'est penchée sur le pessimisme culturel et environnemental de Günter Kunert. Le présent article poursuit les derniers travaux publiés (Thomas Koebner, Heinz Puknus, Walter Hinderer, Elke Kasper, Adam Paulsen) par l'analyse de l'œuvre de Kunert (poèmes, nouvelles, essais) publiée depuis le début des années 1990. Nous revenons sur les influences déterminantes pour la compréhension du positionnement du poète, celle de Primo Levi, de Günther Anders, de Theodor Lessing. Nous analysons les images récurrentes de cet « im-monde » (Unwelt), qui traversent cette œuvre des années 1990-2018 et, pour finir, nous présentons trois nouvelles illustrant particulièrement l'engagement de Kunert face à l'urgence environnementale. Catastro- phiste éclairé, Kunert nous parle de conscience, de lucidité, d'autonomie de l'individu.

84 Katrin HILLGRUBER, « Ich bin ja die männliche Cassandra von Kaisborstel », *Deutschlandfunk*, 04.03.2009 (www.deutschlandfunk.de/ich-bin-ja-die-maennliche-kassandra-von-kaisborstel.700.de.html?dram:article_id=83993).

85 Christian LINDER, « Der heitere Apokalyptiker », *Deutschlandfunk*, 06.03.2014 (www.deutschlandfunk.de/guenter-kunert-der-heitere-apokalyptiker.871.de.html?dram:article_id=279009).

86 G. KUNERT, *Ohne Umkehr* (note 11), p. 93 (« Ich habe mir, teils mühevoll, teils leichthin, einen schlechten Ruf geschaffen, als Schwarzseher, Nihilist, Untergangsprediger »).

87 G. KUNERT, *Auskunft für den Notfall* (note 1), p. 55-56 (« Er war [...] ein prophetischer Aufklärer, ein unkorruptibler Mahner »).

88 G. KUNERT, *Der Prophet* (note 30), p. 19 (« eine Stärkung meiner selbst »).

89 Interview donnée en octobre 1990, parue dans Maria SONNENBERG (éd.), *Dissidenten? Texte und Dokumente zur DDR-« Exil »-Literatur*, Berlin, Volk und Wissen, 1991 (« Ich halte mich eher für einen nüchternen Betrachter, der nicht, wie die anderen, zu verdrängen sucht, was auf uns zukommt »).

90 G. KUNERT, *Tröstliche Katastrophen* (note 8), p. 363.

Zusammenfassung

Seit Ende der 80er Jahre haben sich Literaturwissenschaftler mit Günter Kunerts Kultur- und Umweltpessimismus auseinandergesetzt. Der vorliegende Beitrag möchte die Arbeiten von Thomas Koebner, Heinz Puknus, Walter Hinderer, Elke Kasper und Adam Paulsen durch die Analyse von Kunerts späterer Produktion (also Gedichte, Kurzgeschichten, Essays seit Anfang der 90er Jahre) fortsetzen. Näher betrachtet werden zunächst die Lektüren, die in diesem Zusammenhang Kunert besonders geprägt und beeinflusst haben: Primo Levi, Günther Anders, Theodor Lessing. Es sollen die in den 1990er-2010er Jahren immer wieder vorkommenden lyrischen Bilder einer „Unwelt“ analysiert werden und anschließend eine Interpretation von drei Kurzgeschichten angeboten werden. Als aufgeklärte männliche Cassandra zwingt Kunert seine Leser zu Bewusstwerden, Hellsichtigkeit und Autonomie.

Abstract

Since the end of the 1980s, research has focused on Günter Kunert's cultural and environmental pessimism. This article continues the latest published work (Thomas Koebner, Heinz Puknus, Walter Hinderer, Elke Kasper, Adam Paulsen) with an analysis of Kunert's work (poems, Kurzgeschichten, essays) published since the early 1990s. We return to the influences that have been decisive in understanding the poet's position, those of Primo Levi, Günther Anders, Theodor Lessing. We analyze the recurring images of this Unwelt that run through this work from 1990-2018 and finally we present three Kurzgeschichten that particularly illustrate Kunert's commitment to environmental urgency. As an enlightened catastrophist, Kunert speaks to us of consciousness, lucidity, and the autonomy of the individual.